

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 1

Artikel: Appétissant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L' lapin.

Un bon vieux carbonnier m'a fait printe en mémoire
D'un porion d' la Belgiqu' cheull' viell', mais drôl' d' histoire :
Un jour, eun' femm' arrive à la maison d'un porion
D'mander pou qu'il augmunt' les quinzain's dé s' garchon.
L'hom'm, tout à ses carnets, n' liev' seu'mint pas l' figure:
Caruler, à c' temps-là, ch'tot eun' bésomm' si dure.
I s' prépare, in sournois, à rouler des gros yeux,
Tant qu' l' femme pose à tiere un grand'panier d' pêqueux,
Un panier à couviép's, — vous savez c' qu' j' veux dire? —
All' l'é met bin à plach', qué l' porion peche et vire...
Ch'ti-chi dit in grognant : « Vo n'infant, ch' est Charlott,
Et vous osez r'clamer pou c' pétit minguerlot? [minte!]
Vous frott' s'mieux à bin l' norrir qué d' parler qué j' l' aug-
Laissez-mi à m' n'ouvrach'; j' sus mate ed vous intînte
Et, tout in rinchonnant, i tapot' su s' cahier,
Si fort qu'i fait tranner les couviéps du panier.
L'hom'm s' radouchit sitôt... Il a compris l'affaire.
Vous vous dit's : Ch'est bin drôl! — Mais v'là chi tout l'
[mystère.]

L' chef a remarqué qu' ch'étoit les oreill's d'un lapin
Qui f'sontt danser d' la sort' les couviéps d' quertin...
— « Nous verrons, nous verrons, qu' dit à cheull' bonn'
[femme],
Vo donne homm' si chétif est courageux tout d' même.»
— « Oh! oui, dit l'mère in m'tant el panier sens sus d'sous :
Vous l'augmunt'rott' seu'mint d'en' paup' piéch' quarant'
[sous?]»

Là-d'sus l' lapin s'in sauv', contint qu'in l' débarrasse,
Sous l' pupit' du porion. L' chef répond, tout bénasse :
— « Bonn' femm', partez tranquill', nous pins'ron à vo fiel :
Ch' t'un infant qui l' m'erit, ch'est li m' meilleur hercheu! »

*

Voici, en un soupçon de glossaire, la signification des mots qui pourraient arrêter nos lecteurs :

Bénasse, bien aise. *Bot*, boit. *Ch' ti-chi*, celui-ci. *Ch' tot*, c'était. *Cheulle*, celle. *Connos*, connais. *Couwieppe*, couvercle. *Drot*, droit. *Durance*, résistance, durée. *Düss*, où. *Femme* se prononce *faine*. *Gaigner*, épier. *Hercheu*, chargeur de houille au fond de la mine. *In*, on, en. *Intinte*, entendre. *Jonne*, jeune. *Loyé*, posé. *Minguerlot*, maigrelet. *Péqueux*, pécheur. *Peuche*, puisse. *Porion*, contremaître dans les mines. *Quertin*, panier. *Queude*, coude. *Ravettier*, regarder. *Touidis*, toujours. *Tranner*, trembler. *Vire*, voir. *Vot*, voit.

LES MASQUES

Le nombre va diminuant d'année en année, des petits masques qui, les soirs de Sylvestre et de l'An, dans le tumulte de la rue où se presse la foule des promeneurs allant voir les « belles boutiques », jettent la note gaie de leurs costumes multicolores, et qui, à la barbe de la police, clémentement en pareils jours, lancent aux passants assourdis les faussets stridents de leurs trompettes, la malice de leurs lazzis.

C'est à Venise, dans les étonnantes fêtes de la belle époque de cette cité, qu'il faut rechercher l'origine des masques. Nul ne pouvait alors sortir dans la rue sans masque aux jours de carnaval, ou sans voile, à moins de s'exposer aux railleries et aux mauvaises plaisanteries.

Il semble que le visage humain veuille se cacher lors de ces folies, pour être plus libre ou, peut-être, en se dissimulant, s'oublier lui-même un instant, avec les soucis quotidiens qui marquent leurs traces sur les fronts. D'autre part, la curiosité prête à l'intrigue, l'inconnu aux quiproquos.

L'origine du masque remonte aux Egyptiens; dans les cérémonies funèbres, ils en couvraient le visage des momies.

Eschyle, chez les Grecs, les introduisit sur la scène tragique. L'ouverture de la bouche était pratiquée de façon à donner plus d'amplieur à la voix, ce qui était nécessaire dans les représentations du théâtre à ciel découvert.

Les Gallo-Romains prirent des masques pour les saturnales des calandes de janvier.

Les masques de velours et de soie, encore en usage de nos jours, les remplacèrent. On les appela « loups » parce qu'ils faisaient peur aux petits enfants.

Peu à peu, le loup s'augmenta des barbes de

dentelles sous lesquelles on put lancer des traits à l'aise.

L'Italie, jusqu'au dix-huitième siècle, eut le monopole de la fabrication des masques.
Aujourd'hui, on en fabrique partout.

LO BOUNAN

D ÉPATSEIN-NO, cliau fémalle,
L'è le momeint de budzi.
Fède boulrà cliau z'etalle
Po fabrequâ lè breci.
Et pu vo, tanta Marienna,
Crâna fenna,
Lè fè prissant de pâna :
Prède cliau bocon de couenna...
La miné ie va sounâ.

L'a vu chaleu, la toupena,
Le bûro l'è eimplièhî,
Budzî dan pè cliau couesenâ :
Ie faut dau tailli brelhî.
Betâde dein cliau croubelhî,
Vo, lè felhie,
Lè merveille et lè bougnet.
On n'è pas tata-dzenelhie
Aô bounan! faut de l'accouet.
L'è qu'ao bounan l'è la fita!
Quand arreve la veillya
On lè vâi, clieinneint la rita,
Très ti cliau z'hommo maryâ
Que vant bâire dâi topette,
Dâi quartette,
Dau vilhio et dau novi.
L'ant met lau balle carlette
Et s'ein baillant de djuvi.

Et de lè, dein lè carraîe,
Lè fenne fant la veillya
Faut lè vêre, accaratâre,
Dèvesâ et barjaquâ.
Po sè bailli de la pince
Le fant dinse :
Medzant dâi mouï de breci,
De bougnet... et pas lè crinse.
Aprî, pouant recoumeincé.
Per vè lo pont d'au velâdzô,
Fèmalle et biau valottet
Vo z'ein fède d'au tapâdzô
Ein danseint qu'onna serpet.
Hardi! Louis, la Julie,

La Marie,
Et Tiennon, l'è la polka!
Et pu vo, Fréd et Sophie,
Hardi! l'è la mazourka.

On ein fâ dâi racaffâre. —
Quand s'ein vint, lo leindéman,
La fenna l'è eingomââne,
Lo bouibo ie l'è tot bllian.

(Ah! n'è pas ti lè dzo fita.)

A la tâta
L'hommo l'a pardieu bin mau,
La fèmalle l'è mafita
Et lo valet l'è râipau.

MARC à LOUIS.

Appétissant. — Dans une petite auberge où se trouve une boulangerie :

— Dites-moi, madame l'hôtesse, vous seriez bien aimable de faire bassiner mon lit.

— Des bassinoires, j'en ai point; mais, écoutez, je vas vous y fourrer une grosse miche qui sort du four.

Le merveilleux dans les chiffres. — Jean Maillon a beau être un de ces êtres peu aimables et peu généreux que nos paysans appellent des « crebliâ-foumâre », cela n'empêche pas que chacun s'incline devant sa force de calculateur. N'est-ce pas lui qui disait l'autre jour :

— Les chiffres ont entre eux des rapports vraiment merveilleux! Ainsi, tenez, en multipliant l'année de ma naissance par mon numéro du téléphone, puis en déduisant de ce produit l'âge de ma belle-mère, je trouve que la racine carrée du reste est exactement le numéro de ma maison.

VIEILLES FEMMES

VIEILLES FEMMES, c'est le titre d'un livre de Philippe Monnier, dont il vient de paraître une nouvelle édition chez A. Jullien, libraire, à Genève.

Le *Conteur* n'a pas reçu ce livre; donc il ne lui doit rien, et donc ce n'est pas à titre de bibliographie qu'il en donne aujourd'hui, à ses lecteurs, quelques lignes à titre d'avant-goût. Lisez-les, Messdemoiselles, et vous aussi, Messieurs, car nous ne croyons pas qu'il soit possible de parler avec un esprit, un sentiment à la fois plus respectueux et plus délicats de ces vieilles femmes que tous nous aimons, mais d'une affection souvent trop conventionnelle, si nous pouvons ainsi dire.

Dans la lettre-dédicace, adressée à « son ami », l'auteur écrit ceci :

«... Ces vieilles femmes dédaignées, avec qui vous autres jeunes hommes êtes simplement polis, m'ont retenu par un lien charmant, d'une grâce pleine de mélancolie. Leur résignation paisible, leur indulgence extrême, leur condescendance infinie m'ont touché droit au cœur. J'ai été sensible à leur poésie de soleil couchant. Je me suis aperçu combien elles réclamaient peu des autres, et qu'elles nous donnaient en définitive ce que les jeunes femmes nous demandent. Je me suis aperçu encore que si elles étaient vieilles, elles n'en restaient pas moins femmes, et que si leurs cheveux étaient gris ou blancs, ils avaient été noirs ou blonds. Tellelement que je suis devenu leur ami, ou comme tu dis leur amoureux.

» Je le regrette à peine. Il y a, mon ami, à fréquenter les vieilles femmes, outre un plaisir très vif, un profit très réel.

» Elles conservent de leur sexe ce qui est l'essentiel, et peut-être l'essence, d'aimables et tendres qualités de courtoisie, d'aménité, de bonté, que l'âge, bien loin d'altérer, a au contraire affinées, et que le grand poète Puvis connaît bien, lui qui, ayant à figurer l' « Urbanité » aux voissures de l'Hôtel-de-Ville, y évoqua une vieille femme dans le geste d'offrir une fleur.

» Elles savent causer, et elles restent à peu près seules à se rappeler cet art adorable. Elles ont vécu, c'est-à-dire qu'elles ont aimé et souffert, et elles sont généreuses, à qui les aborde, du trésor de leurs expériences. Au prix de quelques larmes, qu'elles cherchent à cacher, elles ont acquis une clairvoyance sereine, cette science excusante des hommes et des choses qui est une surprise et qui est un bonheur. Si leur jeunesse est morte, leur affection demeure. Elles savent s'en servir. As-tu réfléchi à tous ces sacrifices obscurs, à toutes ces dévotions d'âfœules, qui ont entouré, qui ont souvent permis tant d'existences humaines, fût-ce la plus illustre?

» Dans la guerre implacable que les deux sexes se sont toujours livrées, elles ont mis bas les armes, et leur âge les classe à une place intermédiaire, entre les rangs des combattants. L'homme n'est plus pour elles l'ennemi, celui qu'il faut vaincre ou séduire; c'est l'enfant, celui qu'il faut défendre et protéger. Le peu de coquetterie qui leur reste, elles l'emploient à le garder près d'elles. Leur pâle sourire ne sert plus qu'à consoler.

» Plus proches de la vie, pour elles quasiment terminée, n'ayant point été comme nous distraites de son spectacle par mille besognes subsidiaires, ayant assisté de la pierre de leur foyer à ses graves phénomènes, elles en ont mieux compris la valeur et le prix. Elles vont mourir, et elles sont déjà illuminées de la lumière de l'au-delà qui vient. L'importance des contingences se fait relative dans leurs âmes dégagées. Leur parole emporte la solennité d'un enseignement éternel.

« Saintes Catherines et saintes Elisabeths, douairières et servantes, bourgeoises et pay-